

Blaise Cendrars. Un début dans la vie

Roch Carrier

Volume 2, Number 2, June 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036212ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036212ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carrier, R. (1966). Blaise Cendrars. Un début dans la vie. *Études françaises*, 2(2), 163–189. <https://doi.org/10.7202/036212ar>

BLAISE CENDRARS

UN DÉBUT DANS LA VIE

La légende ne ment jamais, a-t-on dit. Quand il s'agit d'un écrivain aussi changeant, aussi vivant que Blaise Cendrars, la légende peut suggérer une interprétation des mots qui serait imprécise. Nous croyons opportun de baliser de quelques notes une section du chemin poétique de Blaise Cendrars, la plus secrète: celle durant laquelle son génie du rêve s'est peu à peu transmuté en acte d'écrire. Nos points de repère aideront à préciser les définitions de liberté, révolte, aventure, action, thèmes poétiques connus de Blaise Cendrars. Ces mots, pour ne pas mentir, exigent d'être situés dans le contexte qui leur appartient et les a nourris.

Frédéric Sauser naît le 1^{er} septembre 1887 à La Chaux-de-Fonds, Suisse. Petite ville aux rues entrecroisées à l'américaine, habitée par une population d'horlogers, elle a la réputation d'être la ville la moins gaie de Suisse. Venu du canton de Berne, Georges Sauser, le père, y est considéré comme un étranger. Les gens y sont sévèrement protestants, et peu accueillants. La Chaux-de-Fonds porte cependant le titre de capitale mondiale de l'horlogerie. C'est ainsi que chaque jour, des caisses soigneusement emballées, couvertes d'étiquettes multicolores, partent pour les quatre coins de l'univers. À cause de cela, Blaise Cendrars pardonnera beaucoup à sa ville natale.

Un peu plus de trois ans après la naissance de Frédéric, la famille Sauser quitte La Chaux-de-Fonds. Ancien professeur de mathématiques gagné au commerce, Georges Sauser a quelques affaires extravagantes à entreprendre. La famille habite Alexandrie: le père y lance une industrie de tapis; puis l'Angleterre où il s'occupe de publicité, et Naples où l'attire une affaire d'hôtellerie. Enfin, il re-

tourne en Suisse, à Neuchâtel, et reprend le commerce d'horlogerie.

L'instabilité systématique de la vie familiale semble assez pénible à l'enfant. Pourquoi passe-t-on tout à coup d'un palace à un logis étouffant ? Pourquoi faut-il tout quitter dès qu'on s'attache à quelque chose ? L'atmosphère de vie est lourde. Aux entreprises fantasques du père, la mère oppose un silence si total et si hautain que l'homme à la personnalité forte en devient pitoyable. Le père signifie : l'inconnu, le hasard, le rêve, l'aventure toujours prête à bousculer la vie ; tandis que la mère est le silence, la sonate de Beethoven au piano, les fleurs, l'ordre. L'enfant est partagé entre les deux tendances contradictoires. Il ne peut qu'obéir à une sympathie naturelle pour son père et ce qu'il représente. Mais l'enfant souffre de voir son père anéanti par le silence maternel. Alors il se retire en lui-même. Le rêve lui procure la première délivrance. Voici l'enfant parmi les caisses de déménagements et

une ribambelle de valises aux prestigieuses étiquettes, capharnaüm dont j'avais pris possession en conquérant pour en faire mon univers, ce qui était tout de même une fameuse compensation aux ennuis dans lesquels je voyais tout le monde se débattre autour de moi, puisque je pouvais m'y retirer, m'y cacher, y vivre à ma guise, imaginer des jeux merveilleux sans crainte d'être jamais dérangé par les autres, car je m'enfermais à clef avec, comme je disais, *mes bêtes*, dans ce que j'appelais ma *ménagerie* et que j'employais mille et une ruses de Peau-Rouge pour que les grandes personnes n'arrivent pas à découvrir mon domaine¹.

C'est la première protestation de l'enfant contre la vie que se donne la société, c'est la découverte de la solitude, c'est la rencontre avec le rêve libérateur. Ces rêves d'enfant, il convient de les considérer comme la première fugue de Blaise Cendrars.

L'enfant a bientôt à sa portée un autre moyen de délivrance qui le conduira en des terres si éloignées de sa vie quotidienne : la lecture. À son rêve personnel, tant

1. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. IV, *Vol à voile*, Paris, Denoël, 1962, p. 258.

d'autres s'ajoutent créant un univers merveilleux où il a toutes les libertés. Les premiers mots qu'il apprend à déchiffrer sont des preuves de l'existence de cet univers et des signes qu'il faut entendre comme des appels. Blaise Cendrars nous le fait comprendre au début du *Panama*. Le premier livre dont il prend connaissance est sans doute la Bible qu'on lit fort religieusement dans la famille. Comme tous les enfants, il se passionne ensuite pour les *Mille et une nuits* et Jules Verne, dont il se souvient souvent. A-t-il lu comme il le dit² *les Filles du Feu* à dix ans ? A-t-il lu à cet âge³ plusieurs romans de Balzac dont *Un début dans la vie* ? On peut être sûr que la bibliothèque paternelle devient un refuge qui supplante très vite celui des caisses et des malles. Il n'oubliera jamais le plaisir qu'il prend à lire la *Géographie universelle* d'Élisée Reclus, par exemple⁴. Dès lors, il ne saurait être privé de lecture, qu'il nomme lui-même sa « drogue » : « depuis ma plus tendre enfance, depuis que maman m'a appris à lire, j'avais besoin de ma drogue, de ma dose dans les 24 heures, n'importe quoi, pourvu que cela soit de l'imprimé ! »⁵.

Mais voici que pour se délivrer des ennuis de famille, pour se libérer de cette vie morne que les parents imposent aux adolescents, un formidable moyen de délivrance lui est enfin possible : l'aventure, l'aventure vraie, vécue ! Frédéric Sausser a quatorze ans. Il est inscrit à l'École de commerce de Neuchâtel. L'école buissonnière lui révèle les charmes de la vie libre. Pour l'année scolaire 1901-1902, il accumule un total de 375 heures d'absence immotivée⁶. Il possède orgueilleusement une motocyclette américaine qu'il fait pétarader à travers la ville. La vitesse audacieuse et les promenades sont un des visages de l'aventure. Un

2. Blaise Cendrars, *Blaise Cendrars vous parle*, Paris, Denoël, 1952, p. 60.

3. Blaise Cendrars, « Balzac au bœuf sur le toit », *Biblio*, août-sept. 1950, p. 8.

4. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. IV, *Vol à voile*, p. 246.

5. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. VI, *Bourlinguer* (1961), p. 317.

6. Jean Buller, *Blaise Cendrars*, Bienne (Suisse), Editions du Panorama, 1960, p. 16.

autre visage de l'aventure de son adolescence est la navigation sur le lac de Neuchâtel au bord duquel l'École de commerce est construite. Finalement, l'aventure porte ce dernier visage: l'amour. La plus grande partie de ses heures d'absence, il les passe en bateau à voile, en compagnie d'Anglais qu'il aime, pour qui il s'endette à acheter des fleurs, et surtout d'une dame sud-américaine dont il confesse avoir appris beaucoup sur l'amour. La liberté: quelle ivresse! Sur son lac de Neuchâtel, Frédéric Sauser mesure toute la différence entre la vie soumise à toutes les exigences de l'ordre, de l'horaire et de la routine, et la sienne. Apparaît la conviction que la vie peut être différente: il ne faut attendre que de soi sa libération. D'ores et déjà, l'entreprise de délivrance est engagée.

Quelle lecture dévore-t-il à ce moment? Excepté des magazines comme *La vie au grand air*⁷, il ne nous a pas été possible de connaître les livres que Frédéric Sauser lit dans son adolescence⁸. Nulle mention n'est faite de quelque choc littéraire important. Nous pourrions tout au plus écrire encore une fois le nom de Balzac qu'il n'a cessé de lire depuis qu'il le connaît⁹.

L'enseignement qui lui semble importer, à cette époque, est celui de son maître de musique, un sympathique ivrogne, Monsieur Hess-Ruetschi. Reconnaisant à son élève un certain sens du baroque, Monsieur Hess-Ruetschi lui permet de préluder — le vieux maître ne disait jamais préluder, mais *inventer* — à l'orgue du Temple-Vieux de Neuchâtel. Les séances d'« invention » se terminent devant un verre de vin. De ces tête-à-tête avec son maître, Blaise Cendrars n'a pas oublié la chaleur humaine ni ces paroles de l'artiste: « Dans la vie comme en musique, il ne faut pas s'attarder à l'idée reçue, mais se tourner vers l'idée à recevoir, c'est pourquoi, nous deux, nous « inventons »¹⁰.

7. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. IV, *Vol à voile*, p. 252.

8. Sauf l'*Encyclopédie britannique*, dont il apprend une page par jour, à 16 ans.

9. *Ibid.*, p. 266.

10. *Ibid.*, p. 276. Le vieux maître disait aussi: « rien n'est inadmissible, sauf peut-être la vie, à moins qu'on ne l'admette pour la réinventer tous les jours » (*Ibid.*, p. 277).

Toutes les aventures auxquelles le jeune Frédéric s'est abandonné ont bien sûr, nous l'avons dit, le sens d'une libération; elles veulent être aussi une protestation. Il n'accepte pas de se voir destiné au commerce. Pourquoi? Il n'en sait rien. Pour s'affirmer? Peut-être. Son frère aîné a été orienté vers l'étude du droit. On veut diriger Frédéric vers une carrière commerciale, pour laquelle il semble avoir bien des aptitudes. Frédéric refuse. Entrevoit-il la vie qui l'attendrait après des études de commerce? Juge-t-il qu'elles ne correspondraient en rien à la vie que ses rêves lui ont laissé entrevoir?

Un jour, à dix-sept ans¹¹, il doit révéler à son père comment il employait les heures qu'il aurait dû passer à l'École de commerce, expliquer pourquoi il a contracté des dettes. Jusque-là, Frédéric a de l'admiration pour la personnalité de son père, il a du respect et beaucoup de sympathie pour lui. Il commence cependant à soupçonner certains aspects cachés de sa vie, qui en quelque sorte le grandissent aux yeux de l'adolescent épris de liberté, et créent entre eux les liens d'une complicité. Le père et le fils ont chacun leurs frasques à dérober à l'œil résigné de la mère. Le fils a donc imité son père qui le fascine. Liberté, fantaisie, extravagance, gaieté, Monsieur Sauser personnifie tout cela, de façon permanente. Dans la tête de l'enfant, cette idée s'est formée: la vie devient supportable à la condition de ne pas la vivre comme maman, avec tristesse, silence, froideur, mais à la façon de papa qui a ses amis, ses aventures, ses entreprises, sa popularité. Mais, son père tance vigoureusement Frédéric. Frédéric résiste. Son père en est ébranlé: il est donc un faible, cet homme admiré. Retrouvant son équilibre, le père lance ses reproches accumulés. Les fredaines de Frédéric sont tout de même moins importantes que celles que Monsieur Sauser cache à sa femme: il est donc injuste. Cet homme solide, fort, par devoir paternel joue, est tenu de jouer à la personne offensée. Finalement, il se fait geôlier de son fils, alors que Frédéric voulait lui parler d'homme à homme; le colosse a des

11. Armand Lanou, « Paradoxe du grand menteur », *Mercur* de France, mai-août 1962, p. 55.

pieds d'argile : il s'effondre. Frédéric se rend compte que son père usurpait sa sympathie. Il ne la méritait pas. Son père est du même côté que les autres, ce côté où déjà il sait que la vie ne lui est pas possible : là se trouvent sa mère, son frère aîné, sa sœur Marie, tous les Neuchâtelois ; Frédéric s'en ira après quelques jours de claustration, en volant un peu d'argent.

De cette fugue qui le délivre d'un milieu d'incompréhension et d'hypocrisie, on peut comprendre assez bien les motifs rationnels. Il ne faut pas négliger cependant cette autre réalité sous-jacente que Blaise Cendrars, à quarante-trois ans, définit :

C'était la première fois que je venais d'obéir à ce besoin d'évasion qui si souvent s'est emparé de moi, m'a fait faire des excentricités, prendre des résolutions extrêmes, aussi soudaines qu'irréfléchies, risquer gros, même la mort, pour me réveiller éreinté, mais ravi, dans l'absurde, au fond d'une impasse ou en pleine fugue, mais ne regrettant jamais rien ni personne, et toujours extraordinairement content et fier de ce que je viens de sacrifier, tout en me moquant gentiment de moi-même et quoique soulevé par l'enivrante sensation d'être perdu, ou d'aborder un nouveau monde, ou d'avoir fait peau neuve, me méprisant chaque fois un peu plus d'avoir marché et de croire encore en la vie.¹²

Frédéric Sauser monte au hasard dans le premier train en partance. Il va vers Bâle. De là, il prend un train vers l'Allemagne qu'il connaît déjà. Il y erre quelques semaines, de Berlin à Munich, de Königsberg à Cologne. À Pforzheim, ville de bijouterie et d'horlogerie, il dit avoir rencontré ce Rogovine, commerçant en bijouterie qui l'initie au commerce et l'entraîne jusqu'en Sibérie.

Il convient d'interpréter ces faits. La fugue de l'adolescent, le vol d'argent à sa sœur Marie ne sont contestés par personne. On précise simplement que ces faits se produisent à dix-sept ans et non à quinze ans comme Blaise Cendrars le raconte. Quant à ce Rogovine, il se peut qu'il soit tout simplement un employé de Georges Sauser à qui Blaise Cendrars aurait donné une existence poétique. Émile

12. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. IV, *Vol à voile*, p. 271.

Szittyta a connu à Leipzig Frédéric Sauser qui n'était pas encore Blaise Cendrars et n'était pas encore venu s'installer à Paris ; Sauser lui raconta son voyage en Russie avec un employé de son père : leur tâche était d'aller vendre des montres, jusqu'aux premières lignes, aux soldats de la guerre russo-japonaise¹³. À partir de ce fait, et en voyant les photos jannies que Frédéric Sauser envoyait de Russie à ses parents, dédicacées, nous pouvons penser que la coupure ne fut pas aussi brusque qu'il le raconte. Mais elle devint totale, sans aucun doute possible, par la suite des faits : « La famille, écrit Blaise Cendrars, si on ne rompt pas avec elle, c'est un malentendu qui ne va que s'envenimant au fur et à mesure des rafistolages, et vivent les soviets, s'il est vrai, comme on le dit, qu'ils l'ont officiellement, légalement détruite ! »¹⁴.

Il est maintenant difficile de suivre le jeune Sauser. Le négoce et l'aventure le font courir d'un pays à l'autre. Une photo de 1904 connue le montre élégamment vêtu au milieu de la bourgeoise colonie suisse de Moscou. À la fin 1904, ou au début 1905, il fait son célèbre voyage en Transsibérien ; il raconte : « Nous étions dans le premier train qui contournait le lac Baikal »¹⁵. D'après les revues du temps, les travaux que demandait cette prouesse technique ne sont terminés qu'au début de 1905. Il réussit d'excellentes affaires commerciales en Sibérie. On retrouve sa trace à Saint-Petersbourg. Puis, on le voit crever de faim et être soutier à Pékin. Est-ce la fugue qui se poursuit ? Ou bien est-ce une prise de possession désordonnée du monde ? L'adolescent apprend à connaître le monde et la vie dans ce qu'elle a de plus difficile et de plus aléatoire. Les expériences de cette époque qui comptent pour lui, c'est d'avoir vu la guerre russo-japonaise, et c'est d'avoir connu cette Sibérie grise, où ici et là, des émigrants perdus venaient chercher une possibilité de vivre.

13. Émile Szittyta, « Blaise Cendrars ou l'inquiétude de la fin du siècle », *Lettres françaises*, 2 au 8 mars 1961.

14. *Ibid.*, p. 266.

15. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. I, *le Transsibérien* (1963), p. 30.

L'aventure finit par le lasser. A-t-elle aussi ses exigences qui, contradictoirement, lui enlèveraient cette liberté totale qu'il espérait ? Il retourne à la Suisse, à la vie rangée, à l'université¹⁶. Il s'inscrit à la faculté de médecine. L'aventure lui aurait-elle tout à coup donné le vertige au point qu'il aurait besoin de se retrouver bien solide sur la terre de Suisse ? Ce n'est pas impossible. Frédéric Sauser cependant reste peu longtemps à l'université. La vie rangée lui est insupportable. Pour comprendre ce qui se passe alors, il faut lire le mauvais roman de Blaise Cendrars, *Moganni Nameh*. Il y étudie le drame du retour au pays, après l'aventure, après la liberté. Lorsque Frédéric a quitté la maison paternelle, il obéissait à une impulsion. Cette fois, l'important choix qu'il fait est rationnel. Il connaît maintenant les valeurs qui sont en jeu. De retour dans sa famille, José, le héros de *Moganni Nameh* constate : « Ces gens croupissent, ils puent... J'ai besoin d'un air glacé pour voir éclore mes pensées et poursuivre mes chimères. La sympathie me trouble »¹⁷. José choisit d'être un acrobate sur la place publique. Comme l'acrobate s'entoure d'un câble pour protéger son espace, José s'entoure de son mépris ; autour de lui se pressent les gens, « des caricatures, des faces grognonnes »¹⁸ :

Il s'agit de les ôputer tous, de les leurrer, de les éblouir, par le jeu de mes muscles autant que par le jet de mes paroles, afin d'arracher à leur sale nature, d'extirper à leur avarisme, le pauvre sol de cuivre qu'ils me jetteront. C'est tout ce que je puis recevoir d'eux, en échange de mon effronterie. Tout dépend de la péroraison, du boniment : il me faut apprendre à bien mentir. Donc, jour par jour, amasser les sous reçus, les bas mots qui leur sont échappés, puis les échanger contre un écu sonnante, une bonne page d'écriture. C'est la pose que je choisis, celle du hâbleur, du charlatan. Rien ne saura me distraire de ma littérature ; que Caliban peste après !¹⁹

16. Berne, en 1907.

17. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. IV, *Moganni Nameh*, p. 78.

18. *Ibid.*, p. 79.

19. *Ibid.*, p. 79.

Le sort en est jeté. Frédéric Sauser abandonne définitivement la Suisse, voyage en Allemagne, commerce en Russie. Et il arrive à Paris avec un ami Bâlois, un sculpteur, Suter, chez qui il habite les premières semaines. Il achète une propriété près de Meaux, où il cultive le miel. Il n'est pas encore Blaise Cendrars, mais il a décidé de choisir parmi les aventures possibles celle de la littérature, qui n'exclut pas les autres.

D'où daterait sa vocation littéraire ? Son père écrivait des poèmes, mais, précise-t-il, « pas du Cendrars, qu'on se rassure, des vers suisses, c'est-à-dire des vers platement, bassement patriotiques :... *Le Sapin vert... L'Alpe blanche...* etc. »²⁰ Heureusement, Georges Sauser avait une autre façon d'être poète qu'écrire des vers. La façon désinvolte dont il organisait sa vie, sa capacité d'inventer indiquent, si l'on fait le partage de la vérité et de la fable, qu'il rêvait d'ailleurs, et qu'il savait créer. Donc, il était poète. Blaise Cendrars lui est redevable de son appétit de découvertes et de sa liberté de création. Il sera « fidèle à la méthode, ou à l'absence de méthode de son père l'inventeur, lequel inventait pour le plaisir d'inventer et se désintéressait de ses inventions dès qu'il les avait faites... »²¹ C'est parce qu'il a hérité du caractère bohème de son père qu'il abandonnera ses recherches poétiques « sans chercher à exploiter littérairement la « violente beauté » qu'il avait découverte »²²

Son aptitude au rêve, trouvons-en l'origine aussi chez sa mère, mystérieuse, religieuse, se perdant dans de silencieuses contemplations. D'avoir hérité de ces caractéristiques paternelles et maternelles n'en fait pas obligatoirement un poète. Cependant elles authentifient la profondeur du choix qui s'imposera à lui.

1907 : un coup de foudre littéraire ; Blaise Cendrars raconte :

20. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. IV, *Fol à voile*, p. 260.

21. Jean Rousselot, *Présences contemporaines*, Paris, Nouvelles Editions Debresse, 1958, p. 204.

22. *Ibid.*, p. 204.

je découvris la poésie chinoise, la *Fable*, ce qui me désarçonna et me fit culbuter dans le rêve comme un fumeur d'opium, la Chine était la patrie des lettrés, et je me reconnus : un barbare. ... c'est alors, en 1907, que je me suis mis à écrire. J'avais vingt ans²³.

1907 encore :

Je faisais pour 8 000 francs de miel par an.

J'étais riche.

Et je lisais et j'écrivais des vers. Les premiers !

Aimer est doux.

*Rien faire aussi.*²⁴

C'est l'année passée près du canal de l'Oureq, l'été des amours avec Antoinette, fille de scaphandrier, l'été où il connaît Gustave Le Rouge, où il rencontre Remy de Gourmont. Des vers de cette époque, il dit qu'ils étaient : « De ces vers auxquels l'on croit et que l'on brûle quelques années plus tard comme péchés de jeunesse car, réellement, c'est tout mais ce n'est pas ça : de la poésie »²⁵.

La rencontre de Gustave Le Rouge est peut-être la plus importante de toutes celles que fit Blaise Cendrars. Plus que tout autre écrivain, Le Rouge est présent dans l'œuvre de Blaise Cendrars. Il est étonnant cependant que cette influence n'apparaisse pas dans ses premiers livres. Elle ne se fait pas sentir avant *le Plan de l'Aiguille* commencé en 1917. Et elle est surtout présente dans les œuvres plus tardives, les livres autobiographiques. « Le Rouge, dit Cendrars, n'était pas le premier écrivain que je rencontrais, loin de là ; mais c'était le premier vers qui mon admiration me portait... »²⁶ Gustave Le Rouge (ou Lerouge ; il signe indifféremment des deux manières) n'a rien d'un écrivain conventionnel ; il est un esprit solitaire et indépendant. Il est un homme curieux, génie maudit à figure de bourgeois, un écrivain d'une éclatante puissance de création, d'une insondable érudition ; quelques-uns de ses livres

23. Blaise Cendrars, « Balzac au bœuf sur le toit », *Biblio*, août-sept. 1950, p. 8.

24. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. V, *l'Homme fou-droyé* (1960), p. 192.

25. *Ibid.*, p. 192, note 1. Allusion possible à *Séquences*.

26. *Ibid.*, p. 186.

ont connu un succès de tirage, mais son talent n'a jamais reçu les honneurs qu'il mérite. Ses romans populaires déployaient des aventures la plupart du temps violentes et sanglantes qui font s'agiter des personnages à caractère extravagant. Blaise Cendrars se souviendra de quelques-uns de ses personnages. Mais ce qui rapproche sans aucun doute le plus Cendrars de Le Rouge, c'est son *internationalisme* ; il a l'intuition de la vie qui se déroule sans souci des frontières. Ses héros sont de grands voyageurs. Les connaissances encyclopédiques de Le Rouge impressionnent et fascinent le futur écrivain.

L'homme qui préside aux débuts poétiques de Cendrars est un autre écrivain anti-conformiste, très érudit, et solitaire : Remy de Gourmont.

Va-t-il visiter en 1907-1908 Remy de Gourmont, directeur du *Mercur* de France ? Cendrars raconte n'être entré qu'une fois dans son antre, après une séance de cinéma. Un ami de Cendrars, qui partagea sa chambre rue de Savoie et qui fut son partenaire lors de la fondation des *Hommes nouveaux*, dit :

Il ne connaissait pas personnellement Gourmont, et il était trop timide pour l'approcher, mais il savait que cet ermite de la rue des Saints-Pères faisait toujours une promenade sur les quais, s'arrêtait devant chaque bouquiniste, et terminait son trajet à la terrasse du café *Les Deux Magots*. Quand Cendrars avait des sous, il se postait à la terrasse du café pour l'observer.²⁷

Nous avons un autre témoignage de T'Serstevens qui connaît Cendrars à la même époque. Il rappelle d'abord les voyages de Cendrars adolescent : Londres, Moscou, Prague, New York, etc. :

Il aurait bien pu continuer ce vagabondage sans expression littéraire s'il n'était à vingt-cinq ans, passé à Paris et n'était monté, rue des Saints-Pères, chez Remy de Gourmont. Ce philosophe sédentaire toujours penché sur du papier, lui donna l'idée de l'écriture qui nous libère des moissons trop lourdes.²⁸

27. Emile Szittyá, « Logique de la vie contradictoire de Blaise Cendrars », *Mercur* de France, mai 1962, p. 67.

28. Albert T'Serstevens, « Blaise Cendrars », *Biblio*, août-sept. 1950.

Il est possible, et même probable, que Cendrars ne rencontre Gourmont qu'en 1912; il est encore plus probable qu'il ait commencé de le lire avec un enthousiasme jamais vierge d'envie: quand un jeune auteur se découvre un maître il se sent dépourvu de l'œuvre qu'il aurait souhaité être sienne. Telle est aussi la réaction de Cendrars: « Cet homme m'a tout volé, déclara-t-il un jour, tout ce que je pouvais savoir. Partout où je me traîne, il est déjà passé avant moi, et il a ramassé tout ce qu'il y avait à apprendre »²⁹. Remy de Gourmont n'est absent d'aucun livre de Cendrars. Il y est la plupart du temps vivant dans un souvenir de Cendrars, dans une déclaration sans ambages:

Tout ce que j'ai appris dans les livres c'est à ses livres que je le dois car j'ai lu tous les livres qu'il cite, mais j'ai surtout appris dans la fréquentation de ses propres ouvrages l'usage des mots et le maniement de la langue. Un livre comme *Le latin mystique* a été pour moi une date de naissance intellectuelle. Je la célèbre tous les ans en achetant un tome de la Patrologie.³⁰

1908: Blaise Cendrars fait un examen de conscience; il habite un hôtel minable, l'Hôtel des Étrangers, dit-il, rue Saint-Jacques:

j'avais déjà beaucoup bourlingué et vécu maintes et maintes aventures à peu près dans tous les pays du monde civilisé. J'avais vingt et un ans. Mais je restais sur ma faim. À la disposition. La mer. L'air. Le centre de l'Afrique. La chasse aux éléphants. La chasse aux images. Photo. Ciné. L'Amérique du Sud. La pêche à la baleine. L'Antarctique.

Bien ou mal tourner.

Apprendre le français.

Ecrire.

D'où me vient cette démangeaison ?

En attendant, je m'enfermais dans ma chambre et lisais jour et nuit tout ce qui me tombait entre les mains car, qui lit, dort et dîne.

29. Emile Szittyá, « Logique de la vie contradictoire de Blaise Cendrars », *Mercury de France*, mai 1962, p. 67.

30. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. VI, *Bourlinguer*, p. 267.

Je deviendrai célèbre par un mauvais coup ou par l'écriture ! ai-je noté dans un carnet de l'époque...³¹

En attendant la gloire, c'est la ronde des petits métiers... Sa connaissance des langues étrangères lui facilite les choses. Mais sa décision est prise de vivre la poésie. Il repousse les situations confortables qui s'offrent à lui. La liberté et la poésie valent bien un peu de misère. Ce sont des amitiés furtives avec des voisins qui partagent la même misère, la plupart, des étudiants. C'est la fréquentation des bars du Quartier Latin et des bars de la rue Cujas où se réunissent les mauvais garçons et les anarchistes.

1909: quelques voyages — Londres et Bruxelles, avec un vague emploi dans un cirque; Russie; Canada où il raconte avoir été ouvrier agricole; ce dernier voyage est contesté par un ami de la première heure³². Rien n'est invraisemblable ni faux de ce qu'il raconte du Canada.

1910: Paris et la Belgique; il s'engage comme interprète sur un bateau qui conduit des immigrants vers l'Amérique. À cette date sont écrites les premières *Séquences*. Durant un an, il voyage beaucoup entre l'Europe et l'Amérique, guidant ces malheureux pour qui l'Amérique est synonyme d'espoir.

Une question se présente: quel sens doit-on donner à ces nouveaux vagabondages? il est sûr que l'apprenti poète a un besoin vital, comme l'animal en cage, d'une liberté qui, pour un certain temps, se traduira par des voyages. Le jeune poète a aussi sa conception de la poésie, de façon inconsciente encore, car les malheureuses *Séquences* ne la laissent guère apparaître. Ne mettrait-il donc pas déjà en pratique ce qui deviendra un principe fondamental de sa poésie? À savoir que le poète n'a pas à faire la poésie, mais à aller la cueillir; il n'a pas à écrire la poésie, mais à la laisser s'imprimer en lui. Gardons-nous de toute interprétation hâtive; un chercheur pourrait, ce n'est pas du tout impossible, révéler que ces voyages n'ont pas tous

31. Blaise Cendrars, *Trop c'est trop*, Paris, Denoël, 1957, p. 21.

32. Emile Szittyá, « Blaise Cendrars ou l'inquiétude de la fin du siècle », *Lettres françaises*, 2 au 8 mars 1961.

en lieu, et renverser notre théorie et notre documentation. Nous prendrons la précaution utile de n'interpréter ces fugues que lorsqu'elles nous apparaissent revêtues des lumières de la poésie. C'est là seulement que Blaise Cendrars ne ment plus.

Sa fréquentation des anarchistes du Quartier Latin peut s'analyser avec de moindres risques d'erreur. On a fait à Cendrars une réputation d'anarchiste. Il a fréquenté ce milieu, c'est incontestable. Le jeune Suisse qui fuit famille, pays, profession, qui connaît plus d'aventures dans son adolescence qu'un homme dans toute sa vie, qui se lance à corps perdu dans la poursuite d'un rêve: vivre la poésie, ce jeune homme qui n'accepte pas la société, était prédestiné à devenir un anarchiste. Cependant, dans tous les souvenirs que nous avons relevés rien ne nous autorise à penser que Frédéric Sausser joue un autre rôle que celui du spectateur. Frédéric Sausser cherche le dépaysement. Il cherche le pittoresque, forme possible de la poésie. Il est déjà l'homme enivré de son regard.

Ainsi, vers 1909, 1910, il fait partie du groupe d'anarchistes rassemblés autour de Victor Méric. Qui est Méric ? Il écrit des articles violents qui lui valent régulièrement des séjours à la prison (il n'emploie que l'expression « villégiature ») ; il publie une feuille de huit pages qu'il rédige seul avec la collaboration du dessinateur Delannoy, chaque numéro est consacré à un homme important ; il a quelques idées sur la révolution. Nous ne croyons pas futile de les résumer : « L'insurrection est un moyen pour assurer le triomphe de la Révolution »³³, dit-il. Et l'insurrection est toujours possible et facile. Il s'affirme antimilitariste, car le véritable internationalisme ne peut s'affirmer que par l'anti-patriotisme. Comme moyens de faire se lever l'insurrection, il propose la grève générale et le sabotage. Après la révolution, la C.G.T. — mouvement d'extrême gauche — prendra possession des banques, des usines, des magasins, elle réglera le travail. Ces idées sont le résumé

33. Victor Méric, *Comment on fera la Révolution*, Paris, Petite Bibliothèque des Hommes du Jour, 1910, p. 12.

d'un fascicule de Victor Méric, *Comment on fera la Révolution*³⁴. Dans son groupe anarchiste, les conversations, les discussions ne doivent guère s'éloigner de ces thèmes.

Au sein de ce groupe Frédéric Sausser se tient sans doute très en retrait. Ses goûts littéraires ne devaient guère y trouver satisfaction. Écoutons Méric raconter ses souvenirs de l'époque :

Il y avait des « poètes » qui parlaient rythme, rime, assonances et se jetaient leur production à la tête. Car on peut cultiver la Muse au fond d'une taverne. ...Je leur faisais des blagues à ces nourrissons d'Apolon. Je publiais, dans *Les Hommes du Jour*, des poèmes de ma composition, sous le titre : « Petits chichis », que je signalais Vivalvercos. Il faut que je vous soumette un de ces menus chefs-d'œuvre (vous permettez ?)...

*Encore que cela n'irride
Et que les voiles dispersés
Disent les nimbes trop perfides
Le confus des prunelles vides
Râle les soucis insensés...*

Dois-je l'avouer ? Ces courts poèmes d'une éblouissante clarté comme vous pouvez voir, obtenaient quelques succès.³⁵

Le poète qui a commencé d'écrire les poèmes de *Séquences* ne peut attendre de ce milieu que les joies de l'anti-conformisme. L'illusion de s'évader d'une société qu'on désapprouve, l'illusion aussi d'une amitié qui vous arrache à la solitude.

C'est à cette époque que Frédéric Sausser devient Blaise Cendrars. Il ne faut pas voir dans ce geste la simple adoption d'un pseudonyme littéraire. C'est plutôt une naissance. Le passé est rayé ; la Suisse, la famille, cela a-t-il jamais existé ? Changer son nom donne à Blaise Cendrars une virginité originelle. Désormais le poète a toute liberté de créer son passé comme son avenir : le poète s'arrache enfin à une vie dotée de toutes les possibilités d'être médiocre. Il assume tous les risques de son nouveau destin.

34. Paris, Petite Bibliothèque des Hommes du Jour, 1910.

35. Victor Méric, *À travers la jungle politique et littéraire*, Paris, Valois, 1930, p. 151-152.

Il faut lire tout cela dans son nouveau pseudonyme; voici l'étymologie que Blaise Cendrars nous en propose :

Pour moi, je n'ambitionne aucun rôle à jouer, je me borne à faire des autodafés. Ainsi mon nom l'indique,

CENDRARS

Tout ce que j'aime et que j'étreins

En cendres aussitôt se transmue...

comme l'affirmait mon ami Ludwig Rubiner, qui prétendait avoir trouvé l'origine de mon nom dans ces vers qui sont, je crois, de Nietzsche :

Und alles wird mir nur zur Asche

Was ich liebe, was ich fasse.

A quoi je répondais, en riant de cette étymologie pragmatique :

— Et Blaise vient de braise. Confusion des R — und L — Laute.³⁶

Avec son nom tout neuf, Blaise Cendrars délaisse peu à peu les anarchistes de la politique pour entrer lentement, semble-t-il, dans les rangs des anarchistes de l'art. En 1910, Delaunay, Gleizes et Fernand Léger sont aux prises avec les problèmes picturaux de la Tour Eiffel. Cendrars raconte avoir fréquenté Delaunay à ce moment-là³⁷. Il y a confusion, car Madame Delaunay situe cette rencontre après *Pâques*, c'est-à-dire en 1912. De plus, le nom de Cendrars n'est pas mentionné parmi les peintres cubistes et les poètes cubistes d'avant-garde qui, en 1911, se rencontrent chez Metzinger³⁸ : Delaunay, Léger, Fort, Romains, Apollinaire, Jouve, Salmon, Allard. Il est vrai qu'il fait des voyages en Amérique et qu'il habite New York, de Noël 1911 à Pâques 1912.

L'année 1911, en tout cas, voit l'éclosion publique des peintres cubistes. La salle 41 du Salon des Indépendants expose les peintres nouveaux : Gleizes, Delaunay, Le Fauconnier, Fernand Léger. Cette manifestation fait scandale; elle est défendue par Apollinaire, à l'*Intransigeant* et

36. Blaise Cendrars, *Une nuit dans la forêt*, Lausanne, Editions du Verseau, 1929, p. 19.

37. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. IV, *Aujourd'hui*, p. 195.

38. Albert Gleizes, *Souvenirs*, Lyon, Amis d'Albert Gleizes, 1957, p. 14.

André Salmon à *Paris-Journal*. Les cubistes sont désormais célèbres. On veut savoir qui ils sont pour torturer ainsi les formes. Ils exposent à Bruxelles, au Salon d'automne de Paris, ils exposent à Rouen, à Barcelone, et rue Tronchet. Apollinaire explique, commente leurs œuvres, il codifie leurs dogmes esthétiques. C'est dans cette fièvre de nouveauté que l'on voit Blaise Cendrars entrer en scène, et quelle entrée !

La Rotonde, dit un témoin de l'époque, n'ouvrit les portes de son modeste bar, précurseur du spacieux établissement actuel, qu'en 1911 et ce furent Wilde, Kisling, François Bernouard, Blaise Cendrars, Modigliani en tête qui l'inaugurèrent, aussitôt suivis par les Latins et les Scandinaves. On y buvait de rudes alcools.³⁹

Il s'agit de vivre sa liberté au moyen de tous les excès. Cendrars est l'ami de Chagall, de Modigliani.

L'année 1912 est une grande année pour lui : il écrit son premier grand poème : *Les Pâques à New-York*. Il rencontre un ménage d'artistes : Robert et Sonia Delaunay. Il fréquente ce lieu où vivaient de jeunes artistes pauvres et enthousiastes et qui porte justement son nom : la Ruche. Chagall a de Cendrars un souvenir ému :

Là, une autre flamme légère et sonore, Blaise, l'ami Cendrars.

Blouse chromée, bas de différentes couleurs.

Chutes de soleil, de la misère et des rimes.

Filets de couleurs. De l'art liquide flamboyant.

Fougue des tableaux à peine nés. Têtes, membres disjoints, vaches volantes.

Je me souviens de tout cela, et toi, Cendrars ?

Le premier, il est venu chez moi à « la Ruche ».

Il me lisait des vers, regardant par la fenêtre ouverte et dans mes yeux souriant à mes toiles et tous deux nous rigolions.⁴⁰

Apollinaire l'emploie à des travaux de traduction et de copie de livres érotiques à l'Enfer de la Bibliothèque Nationale. Il fonde sa propre revue, *les Hommes Nouveaux*, en français et en allemand, qui paraît en octobre 1912.

39. Jean-Emile Bayard, *Montparnasse*, Paris, Jouve, 1927, p. 465.

40. Marc Chagall, *Ma vie*, Paris, Stock, 1957, p. 156.

Comme il n'a pas coupé ses liens avec les amis anarchistes, il leur vend sa revue, ou la leur échange contre un peu de nourriture, les jours de dèche; beaucoup de ces anarchistes sont « plongeurs » ! En octobre 1912 aussi, paraissent *Les Pâques à New-York*, au 4 rue de Savoie. De retour d'Amérique, affamé, la chevelure longue, il a depuis plusieurs mois proclamé, dans le Quartier Latin, qu'il avait écrit le plus beau poème de la langue française.

L'amitié de Cendrars et de Modigliani est le fruit de la sympathie de deux étrangers dans Paris qui cherchent la vérité dans le vin. L'amitié de Chagall et de Cendrars est celle de l'enthousiasme dans la création. Essayons de définir l'amitié de Cendrars et d'Apollinaire.

D'abord, Cendrars aime le poète en Apollinaire: « Vous êtes mon maître — vous êtes notre maître à tous »⁴¹, écrit Cendrars à Apollinaire. Cette lettre n'est pas datée. Nous croyons qu'elle est de 1913, ou d'avant 1913, à cause d'une allusion aux épreuves de *Perceval* qui parut en 1913 chez Payot et auquel avait collaboré Cendrars en les corrigeant.

D'autre part, si l'on connaît les *Anecdotes*, l'on sait l'émerveillement d'Apollinaire devant toutes les manifestations insolites de la littérature. L'idéal, pour lui, aurait été de découvrir Rimbaud. À son retour d'Amérique, Blaise Cendrars emprunte à Rimbaud certain comportement; il entre dans les salons de la poésie avec de la boue des bas-fonds de New York à ses souliers. La culture étonnante et désordonnée de Blaise Cendrars séduit Apollinaire dont l'entreprise était de se construire une culture hétéroclite et baroque; Apollinaire avoue: « J'en connais moins que vous, répondis-je. Et prenant l'Errant des bibliothèques sous le bras, je m'efforçai de mettre la conversation sur un autre sujet »⁴².

Dans son petit livre, *le Flâneur des deux rives*, Apollinaire esquisse un portrait de Blaise Cendrars quand il le

41. Lettre appartenant à Madame Jacqueline Apollinaire et reproduite dans *le Figaro littéraire* du 13 mai 1963.

42. Guillaume Apollinaire, *le Flâneur des deux rives*, Paris, Gallimard, 1929, p. 77.

connut, en 1912. Le nom de Blaise Cendrars n'est pas mentionné, objectera-t-on. Apollinaire, à la vérité, ne parle que de l'Errant des bibliothèques. Il ne peut s'agir que de Blaise Cendrars. Les villes qu'énumère l'Errant des bibliothèques forment l'itinéraire de Cendrars à travers le monde; les livres dont parle l'Errant sont ceux qu'a lus Cendrars (comme le *Latin mystique* de Remy de Gourmont, si important dans son évolution culturelle). Notre hypothèse est confirmée par Cendrars qui se reconnaît dans ce curieux personnage: « Guillaume Apollinaire ... sachant mon nom, ne l'écrivait pas en consacrant une chronique entière de *La Vie anecdotique* à *L'Errant des bibliothèques*, — or apprenez ... que cet errant c'était moi »⁴³.

L'Errant des bibliothèques se retrouve en ces lieux comme en son élément naturel. Apollinaire raconte: « Je me souviens, me dit-il, de lassitudes profondes dans ces villes où j'errais et afin de me reposer, de me retrouver en famille, j'entraîs dans une bibliothèque »⁴⁴. Suit la liste des bibliothèques où Cendrars allait triompher de la solitude qui étreignait l'étranger dans une ville inconnue: Paris, Oxford, Iéna, Cassel, Neuchâtel, Saint-Petersbourg, New York, de même que la petite bibliothèque du Transsibérien ou de celles des différents bateaux sur lesquels il a travaillé. L'Errant des bibliothèques conclut que les bibliothèques « forment une part importante de mes souvenirs de voyages »⁴⁵.

Ces renseignements ajoutent à l'aventure de Blaise Cendrars une dimension qu'il aime faire oublier: il n'est pas uniquement un aventurier qui se fuit à travers le monde, il est surtout un voyageur intellectuel. Que l'on ne parle plus à son sujet de force sauvage. Même en sa jeunesse, la force de Cendrars est celle d'une culture vivante.

Les Pâques à New-York fut publié à compte d'auteur; Cendrars affirme n'en avoir pas vendu un exemplaire.

43. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. VI, *Bourlinguer*, p. 320.

44. Guillaume Apollinaire, *le Flâneur des deux rives*, p. 69.

45. *Ibid.*, p. 69.

Albert T'Serstevens raconte en avoir trouvé une dizaine d'exemplaires oubliés chez un libraire cinquante ans après. N'importe ! Blaise Cendrars commence son poème du *Transsibérien*.

En 1913, on peut le suivre aux lundis de *Montjoie !*

Montjoie ! est un orchestre que nul sectarisme n'asservit, un orchestre libre où tous les éléments : littéraires, plasticiens, musicaux, DES DIFFÉRENTS CLANS D'AVANT-GARDE, se fondent en une large, mais neuve polyphonie de l'âme artiste contemporaine.⁴⁶

Aux lundis du groupe, outre des femmes du monde l'on voit : Satie, Dufy, Giraudoux, La Fresnaye, Léger, T'Serstevens, Salmon, Jacques Villon, Stravinsky, Apollinaire, Cendrars. Ils discutent de problèmes esthétiques. Toutes les formes de l'art éveillent la curiosité et reçoivent de la sympathie. On peut voir, fixés au mur de façon permanente, des dessins de Rodin ; des expositions se relaient pour donner un éventail de la production du groupe : des œuvres de Chagall sont affichées, des œuvres de Cominetti, des partitions de Ravel, de Stravinsky ; un soir, c'est un feuillet multicolore de deux mètres, le *Transsibérien*. Un témoin raconte :

Quelque artiste connu devait le lire mais il n'arrivait pas. Le soir était déjà tombé. Alors, pour que la journée ne fût pas manquée, une femme s'offrit à déchiffrer le poème bizarre. On accepta. Elle prit alors une bougie et, montée sur une chaise, commença à lire d'une voix sourde. Jamais, Mesdames et Messieurs, je n'ai ressenti une aussi profonde émotion à la lecture d'un poème. Ce jour-là, vraiment, nous avions découvert un Poète.⁴⁷

Outre ses lundis et ses expositions, *Montjoie !* dispose, pour divulguer les œuvres du groupe, d'une revue identiquement intitulée : *Montjoie !* La rédaction en est un peu éclectique, nous le montrerons. En principe, chaque numéro est consacré à un visage de l'art moderne : la danse, ou les arts plastiques, ou le Salon des Indépendants. À

46. *Montjoie !*, avril-mai-juin 1914.

47. Fernand Divoire, conférence prononcée le 7 déc. 1917, reproduite dans le *Grenier de Montjoie !*, Paris, Éditions du Carnet Critique, 1919, p. 14.

ces sujets, viennent se greffer des poèmes et des articles divers. Dans un même numéro⁴⁸ l'on peut s'intéresser à Cézanne, Van Gogh, Gleizes, Renoir, aux sacs à main qui sont un prolongement du « rayonnisme pictural », et aux robes simultanées de Sonia Delaunay. Un semblable éclectisme est pratiqué dans la littérature. Dans le même numéro de *Montjoie !* nous avons eu le vif plaisir de lire ce poème de Canudo :

Ame
Flamme
Femme
Mon âme

... ..
On a souri. Mon âme a souri.
Parce que dans le lointain les yeux brillent
De Celle qui fut choisie.⁴⁹

Heureusement, la polémique vive côtoie la frêle élégie :

A Carco comme à Derème,
A moi-même
On nous reproche aujourd'hui
De chanter notre maîtresse
Et l'adresse
D'un beau corps qui nous séduit.⁵⁰

En même temps, Blaise Cendrars fait paraître deux poèmes : *Canudo*, qui dans les *Poésies complètes* devient *Mardi-Gras* et *Apollinaire* qui devient *Hamac*. Ce sont deux *Poèmes élastiques*. *Montjoie !* n'est donc pas l'organe d'une pensée organisée en système. La seule chose qu'ont en commun les membres du groupe est l'élan. Le journal est une tribune offerte aux jeunes créateurs. Le groupe était plus un lieu de rencontre que le bataillon d'une idéologie. On a défini ainsi *Montjoie !* :

C'était un cri qui avait groupé en une seule force les novateurs sérieux, ceux qui étaient convaincus à la fois de la nécessité de faire leur révolution et de celle de ne pousser la révolution qu'à bon escient, pour construire, et non pour l'amusement de démolir les potiches.⁵¹

48. *Montjoie !*, avril-mai-juin 1914.

49. *Ibid.*

50. *Ibid.* Le titre en est : *Episte* ; l'auteur : Jean-Marc Bernard.

51. Fernand Divoire, le *Grenier de Montjoie !*, p. 13.

Dans une déclaration du numéro déjà cité, il est proclamé que *Montjoie I* est une « gazette d'Art » et qu'il veut donner à l'élite « une conception unitaire évolutive de TOUS LES ARTS »⁵². Tant de liberté, tant de confiance sont une voie ouverte à la facile médiocrité. Elles sont aussi la source d'un merveilleux bouillonnement d'idées.

Riccioto Canudo, un Italien, a su réunir et retenir tant d'esprits différents et contradictoires même. Toutes les oppositions convergent vers un même point : l'impatience de délivrer l'art de la routine, du passé.

Le 9 février 1914⁵³ Canudo publie un manifeste. Selon lui, la France est à la tête de l'évolution artistique contemporaine. La principale caractéristique de cette évolution est son caractère cérébral, tendance remarquable depuis Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, qui ont écrit une poésie pour le cerveau plutôt que pour le cœur. Debussy, Dukas et Satie ont dépouillé la musique de sa mollesse sentimentale. Cézanne a affirmé que « l'œil esthétique » pouvait dédaigner la mesure des épaules ; Rodin a dit que l'esprit doit diriger la vue. C'est dans cette perspective que la révolution artistique doit être faite. La révolution choquera ; l'artiste ne l'entreprend pas dans le but de choquer ou pour le plaisir de surprendre, mais pour une « cause humaine ». Que signifie cause humaine ? Canudo n'a pas expliqué son expression. L'étude du contexte nous fait incliner vers cette interprétation : il s'agirait simplement de donner à l'homme l'art qu'il mérite. Ce qui n'est guère plus précis.

L'autre principe fondamental de Canudo est l'individualisme. La révolution artistique se réalisera avec la participation de tous, mais chacun conservera son individualité :

Jadis — jusqu'à nous, les grands sentiments mythiques ou religieux dominaient tous les arts, écrit-il dans son manifeste. Les artistes avaient sous la main des sentiments tout faits, compréhensibles pour tout le

52. *Montjoie I*, op. cit., p. 2.

53. *Le Figaro*, 9 fév. 1914.

monde. Le mythe ou la religion s'en chargeaient. Dans notre époque d'individualisme à outrance, tout artiste doit se forger son monde intérieur et sa représentation extérieure. Il a le devoir de concrétiser sa vision personnelle de la vie, et le droit de l'exprimer.⁵⁴

Révolution artistique, individualisme à outrance, un monde intérieur dont on est le démiurge ; voilà des idées qui, pour larges et vagues qu'elles paraissent, ne sont pas étrangères à Blaise Cendrars.

Il fréquente Apollinaire, Léger, Chagall, Delaunay, Modigliani ; il est l'une des figures célèbres de Montparnasse. Tous les jours, en fin d'après-midi, on le voit apparaître, une valise à la main. Il a découvert qu'il pouvait effectuer de beaux voyages tout en restant à Paris. Ainsi, il se promène d'un hôtel à l'autre, vivant dans tous les quartiers de Paris. Un admirateur suisse⁵⁵ se suicide, léguant à Cendrars une petite fortune et une plantation au Brésil. C'est la vie royale. Cendrars habite un hôtel près du parc de Saint-Cloud ; Apollinaire et Delaunay, ses invités, boivent des meilleurs vins. Blaise Cendrars travaille à l'impression du *Transsibérien* ; le *Panama* est commencé. Et il a déjà participé à la réalisation de films documentaires sur la nature. C'est un excellent prétexte pour voyager. Cette vie libre, où il est absolument disponible à l'imprévu, cette vie qui est déjà une réussite pour un jeune poète qui a décidé de vivre la poésie, prend fin avec la guerre :

Le 29 juillet 1914, deux jours avant la déclaration de la guerre, écrit Blaise Cendrars, je signai avec Riccioto Canudo, cet enthousiaste et romantique disciple de d'Annunzio, un *Appel* qui parut dans tous les journaux de Paris et eut un grand retentissement ... Cet appel s'adressait à tous les étrangers amis de la France et les sommait de s'engager dans l'armée française pour la durée de la guerre. Cet appel fut efficace, puisque les engagements se chiffèrent par milliers dès la première heure, et qu'à la fin de l'année 1914, 88 000 engagés volontaires étrangers étaient ve-

54. *Le Figaro*, 9 fév. 1914.

55. D'après Cendrars ; d'autres témoignages parlent d'une vieille tante de Blaise Cendrars.

nus renforcer les rangs de l'armée française, et cela malgré les défaites du début de la guerre.⁵⁶

Le texte de l'Appel vaut d'être cité. Cendrars a-t-il rédigé le texte entièrement ? Nous ne pouvons l'affirmer. Cependant nous reconnaissons son style un peu rude, ses expressions chéries, ses phrases isolées frappées comme un aphorisme ; sa part est si grande dans l'élaboration de ce texte que nous n'hésitons pas à le considérer comme un texte de lui, un de ses beaux poèmes. Son nom est le premier inscrit sur la liste des signataires ; est-ce un signe confirmant ce que nous croyons pouvoir affirmer ? Voici l'Appel :

L'heure est grave.

Tout homme digne de ce nom doit aujourd'hui agir, doit se défendre de rester inactif au milieu de la plus formidable conflagration que l'histoire ait jamais pu enregistrer.

Toute hésitation serait un crime.

Point de paroles, donc des actes.

Des étrangers amis de la France, qui pendant leur séjour en France, ont appris à l'aimer et à la chérir comme une seconde patrie, sentent le besoin impérieux de lui offrir leurs bras. Intellectuels, étudiants, ouvriers, hommes valides, de toute sorte — nés ailleurs, domiciliés ici — nous qui avons trouvé en France la nourriture matérielle, groupons-nous en un faisceau solide de volontés mises au service de la plus grande France.⁵⁷

Voilà qui est bien différent de ce que Rimbaud pensait de l'« embrigadement » ; au moment où son pays allait être occupé par les Allemands, celui qui a été le dieu inavoué de Cendrars, celui qui lui avait révélé les notions de vie excessive et de vie dangereuse, Rimbaud écrivait, le 25 août 1870 :

C'est effrayant, les épiciers retraités qui revêtent l'uniforme ! C'est épatant comme ça a du chien, les

56. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. V, *la Main Coupée*, p. 404.

57. M.-C. Poinsot, *les Volontaires étrangers enrôlés au service de la France en 1914-1915*, Paris, Berger-Levrault, 1915, p. 12-13. L'Appel est signé Blaise Cendrars (à tort), Csaki (un peintre), Canudo, Kaplan, etc.

notaires, les vitriers, les percepteurs et tous les ventres qui, chassepot au cœur, font du trouillisme aux portes de Mézières. Ma patrie se lève ! Moi j'aime mieux la voir assise ! ...⁵⁸

Quelles raisons Blaise Cendrars a-t-il de contredire Rimbaud ? Patriotisme ? Aventure ? Blaise Cendrars a peut-être compris que de grandes valeurs de civilisation étaient menacées. C'était aux poètes de les sauver. D'autre part, la guerre se présentait à lui comme une aventure. Il connaît le visage de la guerre ; il l'a vue lors de ses voyages en Russie. Il ne l'a pas encore faite. Il s'y lance à corps perdu, comme dans tout ce qu'il entreprend. À la légion étrangère elle lui apparaît vite comme un autre côté de la vie. Il y voit le désordre, l'absurdité, la faiblesse, l'illusion, dans toute leur fougue déchainée. Il voit les meilleurs hommes se dépraver, les sentiments les plus nobles se détériorer ; il voit aussi des hommes chérir le créneau auprès duquel ils se tenaient dans l'eau glacée et dans le vent. Qu'en conclut-il ? « La guerre, est pour les peuples un excitant contre la peur de vivre. »⁵⁹ Le 26 septembre 1915, une rafale de mitrailleuse lui arrache la main droite, lors de l'offensive de Champagne. Il a fait la guerre de la façon la plus désinvolte, prenant tous les risques. Il eut le grand bonheur de s'attirer les réprimandes de ses supérieurs et l'amitié de ses subalternes. Dans la guerre « où je suis bien sûr, dit son ami T'Serstevens, qu'il n'a fourré ni patriotisme, ni esprit de galons »⁶⁰, Blaise Cendrars conquiert le grade de caporal et quelques décorations. Surtout, il a gagné une grande expérience :

Être. Être un homme. Et découvrir la solitude. Voilà ce que je dois à la Légion et aux vieux lascars d'Afrique, soldats, sous-offs, officiers, qui vinrent nous encadrer et se mêler à nous en camarades, des des-

58. Extrait d'un tract, *Permettez*, distribué à Charleville, le 23 nov. 1927, à l'inauguration du monument Rimbaud.

59. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. V, *l'Homme fou-droyé*, p. 69.

60. Albert T'Serstevens, « Blaise Cendrars », *Biblio*, août-sept. 1950.

perados, les survivants de Dieu sait quelles épopées coloniales, mais qui étaient des hommes, tous.⁶¹

Maintenant, Blaise Cendrars est un homme. L'apprentissage de la vie est terminé. Les choix déterminants sont fixés. Les obsessions de son génie sont définitives. Sur le plan littéraire, il a une longue route encore à parcourir. S'il a découvert, adolescent, quelques terres nouvelles, il aura besoin d'une longue patience pour s'affirmer comme un grand écrivain de son siècle. Malgré une production acharnée et constante, malgré *l'Or*, malgré *Moravagine*, Blaise Cendrars ne retrouvera sa maturité d'écrivain qu'avec *l'Homme foudroyé*, à cinquante-huit ans.

Après cette guerre, rien d'essentiel ne s'ajoutera à l'homme si ce n'est l'amour d'une femme qui sera son étoile du marin. Durant de longues années, ses nouvelles aventures ne feront que mûrir le jeune homme qu'il fut.

Depuis l'enfance, il a appris à n'avoir ni liens ni racines — par quoi l'on peut expliquer son attitude en face de la vie: d'abord un généreux émerveillement suivi d'une certitude aiguë que tout est voué au désastre (ce qui est peut-être un refus de se laisser saisir par la vie) et finalement, par la mémoire qui s'émerveille, une prise de possession. C'est par la mémoire qu'il s'enracine à la vie, par la mémoire et l'imagination qu'il possède ce qu'il n'a pu s'approprier, qu'il triomphe de ce qui l'a vaincu.

Enfant, Blaise Cendrars connaît déjà la solitude. Inquiet de l'instabilité familiale, ensuite malheureux de la mésentente de ses parents, l'enfant se construit un monde comme il le souhaiterait, et s'y enferme. Plus tard, comprenant qu'il ne peut envisager de vivre à la façon de son père ou de sa mère, se voyant menacé d'une telle vie, il fuit, tout logiquement, vers le monde entrevu dans le rêve. Toute sa vie, il marchera vers ce paradis. Dès son enfance, il était orienté vers lui. Une semblable recherche, l'on sait qu'elle se poursuit dans la solitude. Aussi, a-t-il pu dire qu'il était l'homme le plus seul au monde.

61. Blaise Cendrars, *Œuvres complètes*, t. V, *la Main coupée*, p. 413.

Le rêve, la lecture désordonnée, la moto, la fugue, l'alcool, les voyages, la voiture, la poésie sont pour Cendrars des véhicules dont il attend qu'ils le conduisent vers ces pays du rêve; c'est pourquoi il use de chacun avec excès. Mais il n'est jamais dupe. Une lucidité toute voisine du pessimisme l'assure qu'il ne doit rien espérer. Alors l'unique attitude possible s'impose: vivre profondément chaque instant du voyage. Le voyage importe plus que la destination. « Vivre dangereusement », dit-il souvent.

Cette manière de vivre est absurde ? Il n'en doute pas. La guerre lui a révélé que l'homme s'agite dans une mer d'absurde. Blaise Cendrars se doute, dès sa jeunesse, qu'elle le mènera au bout de lui-même: son vrai but.

ROCH CARRIER